

L'OUBLI CHEZ STENDHAL : DEVOIR OU DECADENCE ? (Stendhalian oblivion: duty or decadence?)

PhD. Bianca-Livia BARTOȘ

Abstract: Nineteenth-century literature and, more particularly, the Romantic Age, appears to be a rejection of reason favored by the Age of Enlightenment, while being characterized by a wish for sensitivity and individualism. However, and this paradoxically if we focus on the choice for the historical past at Stendhal, we often notice a recurring feeling of oblivion. Between duty and decadence, Julien Sorel must forget much more than to heal. He has to forget about his family, his minor condition, his first lover and all that in order to move up the social ladder. But, torn between love and ambition, it will ultimately be the same oblivion that will raise the tragic note of the novel. Julien forgets his ambitious plans and lets himself fall prey into a fatal love.

Keywords: forget, ambition, love, society, fall

1. Introduction

La littérature du XIX^e siècle et, plus particulièrement, l'âge romantique, se définit par un refus de la raison privilégiée par les Lumières, avançant un goût pour la rêverie, la sensibilité et l'individualisme. Pourtant, et cela de manière paradoxale si l'on se focalise sur le goût pour le passé historique, chez Stendhal on se heurte souvent à un sentiment récurrent de l'oubli. Entre devoir et décadence, le protagoniste de son chef d'œuvre, *Le rouge et le noir*, s'impose l'oubli bien plus que la guérison ou l'anamnèse. Il doit oublier sa famille, sa condition mineure, sa première amante et tout cela en vue de monter sur l'échelon de la société. Mais, déchiré entre l'amour et l'ambition ce sera, finalement, le même oubli qui dressera la note tragique du roman. Julien *oublie* ses plans ambitieux et se laisse proie à l'amour noir, la passion qui le mènera vers la perte.

Le corpus de cette brève analyse le constitue, donc, le roman *Le Rouge et le Noir* (1830), chef-d'œuvre stendhalien, roman de mœurs, politique et psychologique à la fois, une vraie fresque sociale du XIX^e siècle français. Dès le sous-titre « Chronique du XIX^e siècle », l'auteur invite son lecteur à clôturer l'ouvrage dans les limites d'un réalisme encore inconnu à l'époque. À la genèse du roman se trouve un « fait divers romancé », tel que le remarque Henri Martineau² dans la préface qui ouvre l'édition de 1927. On se souvient, ainsi, que le personnage de Julien Sorel est inspiré d'Antoine Berthet, un « fils d'artisan pauvre et distingué par son curé à cause de sa vive intelligence. »³. Employé comme précepteur, Antoine devient l'amant de la mère des enfants, âgée de trente-six ans et d'une réputation immaculée. Il entre ensuite au grand séminaire de Grenoble et trouve alors une nouvelle place de précepteur chez M. de Cordon, là où il aura une intrigue avec la fille de la maison :

Congédié de nouveau, aigri de n'être toujours qu'un domestique, il jure de se venger.
Et dans l'église du curé de Brangues, son bienfaiteur, le 22 juin 1827, il tire pendant

² Henri Martineau, préface de Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Éditions Le Divan, 1927 [1830], p. 14. Toutes les citations visant ce roman sont tirées de cette même édition et seront présentées entre parenthèses.

³ *Ibid.*

la messe un coup de pistolet sur Mme Michoud. En décembre, il passe devant la cour d'assises de l'Isère ; il est condamné et porte sa tête sur l'échafaud le 23 février 1828. Il avait vingt-cinq ans. (p. 14)

Suivant le même fil événementiel, le protagoniste de Stendhal nous est présenté au début du roman en tant que fils de charpentier, étudiant depuis trois ans la théologie afin de s'inscrire au séminaire. Avec l'intention de ramasser de l'argent pour son objectif, le jeune Sorel accepte de travailler pour quelque temps comme précepteur dans la maison de M. Rênal, le maire de l'endroit. Mais le timide garçon de l'incipit s'éprend très vite de la mère des enfants et les deux vivent pour quelque temps dans l'euphorie d'un adultère damnable. Intrigué par ce sentiment d'impuissance face à la passion croissante et risquant d'être dévoilé, Julien accepte la proposition de l'abbé Chelan et quitte la maison des Rênal. Les quelques mois au séminaire de Besançon préparent le jeune protagoniste pour le poste de secrétaire à Paris, chez le marquis de la Mole. Dans son service, Julien gagne l'admiration de la famille et l'amour de Mathilde, qu'il sera même à point d'épouser lorsqu'une lettre de Mme de Rênal dénonce le caractère infâme du protagoniste. Mécontent de ce changement dans ses plans, il rentre à Verrières et tire deux coups de pistolet sur Mme de Rênal, sans pour autant lui provoquer la mort. À l'instar d'Antoine Berthet, le protagoniste de Stendhal est condamné à la mort par échafaudage.

Julien Sorel est, donc, un personnage qui incarne la typologie d'un héros romantique, car plongeant dans les profondeurs livresques de ses lectures quotidiennes, il se définit plus que tout par le portrait d'un rêveur. Être solitaire, il cherche à tout instant le refuge dans la nature et là, séparé de la société, il trouve l'accalmie si frénétiquement recherchée par les romantiques :

Julien prenait haleine un instant à l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait à monter. Bientôt, par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement aux gardiens des chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme. (p. 158)

Arrivés à ce point, il convient de souligner que cette accalmie engendrée par la nature se situe, dans le cas de Sorel, au même niveau paradigmatique que celle déclenchée par la lecture, ainsi que par les méditations historiques. Mais on se retrouve, dans ce cas, face à un paradoxe imminent, car imprégné de son penchant pour la théologie et l'histoire, le héros stendhalien est, néanmoins, en permanent contact avec l'oubli, qui est son camarade et son ennemi à la fois.

2. Définitions. Objectifs et structure

Cette recherche se propose de mettre en lumière la déchéance de Julien Sorel, analyse effectuée par le biais d'une observation graduelle du texte. En guise de prélude et avant toute autre considération, il faut signaler que, tout en ouvrant le roman en pleine apogée du lyrisme, l'écrivain dresse le portrait d'un protagoniste qui développe

progressivement une maîtrise de soi par la force de la séduction, habileté qui sera forcément suivie par une première chute. Si Julien Sorel croit d'abord posséder Mme de Rênal par la force de la séduction, ce ne sera que pour une brève période de temps, avant de se rendre compte qu'en réalité il est tombé amoureux d'elle. Dans une seconde étape, virtuose de l'univers scriptural, le personnage stendhalien s'impose par la force de son intelligence. Mais cette nouvelle ascension enchaîne un second effondrement : la chute finale dans l'abysse de l'ambition.

Cette analyse est donc structurée en quatre étapes, suivant de près le trajet du héros stendhalien dans sa quête de l'accomplissement social. Le jeune embarrassé de l'incipit deviendra le Don Juan séducteur de notre première étape, ainsi nommée la maîtrise de soi par la force de la séduction. Étonné par la beauté de Madame de Rênal, Julien en tombe éperdument amoureux, ce qu'on transcrit ici en termes d'une première chute dans l'oubli. Arrivé à Paris, le héros stendhalien revient en position de supériorité, mais cette fois-ci par la force de l'intelligence. C'est la quatrième étape de sa quête, une seconde maîtrise de soi. La chute finale est annoncée par une double perte, de l'amour et de l'ambition, les deux situés sur le plan de l'oubli.

Quant au concept qui se trouve à la base de notre étude, défini par *Le Trésor informatisé de la langue française* en tant que « phénomène complexe, à la fois psychologique et biologique, normal ou pathologique (dans ce cas, relevant de l'amnésie) qui se traduit par la perte progressive ou immédiate, momentanée ou définitive du souvenir. »⁴, l'oubli est l'équivalent d'une absence, une omission, une maladie.

La psychologie descriptive s'est intéressée au sujet depuis les siècles passés et le traite de « condition de santé », contraire donc de la maladie. À ce propos, le philosophe Théodule Ribot, connu pour avoir fondé la psychologie comme science autonome en France, écrivait à la fin du XIX^e siècle :

Sans l'oubli total d'un nombre prodigieux d'états de conscience et l'oubli momentané d'un grand nombre, nous ne pourrions nous souvenir. L'oubli sauf dans certains cas n'est donc pas une maladie de la mémoire, mais une condition de la santé et de sa vie.⁵

Dans ce même propos, selon le *Trésor informatisé de la langue française*, l'oubli aussi « est un acte plus ou moins involontaire », souligne-t-on. Dans son acception involontaire et donc pathologique, il se présente donc en tant que défaut de la mémoire. Mais alors son acception « moins involontaire » glisse-t-elle vers un oubli délibéré ? En est-il plausible ?

Selon les études plus récentes des spécialistes psychologues et neuropsychologues, l'oubli volontaire existe en réalité et il est vraiment « crucial pour le bien-être émotionnel et permet aux humains de se concentrer sur une tâche »⁶. C'est ainsi que, selon les recherches effectuées à ce sujet, lorsque l'être humain souhaite oublier quelque chose, deux zones du

⁴ *Trésor informatisé de la langue française*. [En ligne]. URL : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/oubli>. Consulté le 10 décembre 2020.

⁵ Théodule Ribot, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Editions Félix Alcan, 1881, p. 46.

⁶ « Mémoire sélective ou quand le cerveau fait exprès d'oublier » in *Santé log*. [En ligne]. URL : <https://www.santelog.com/actualites/memoire-selective-ou-quand-le-cerveau-fait-expres-doublier>. Consulté le 14 décembre 2020.

cerveau, « le cortex préfrontal et l'hippocampe présentent des schémas d'activité caractéristiques du processus d'oubli »⁷, constatent les spécialistes.

L'oubli a donc des « conséquences heureuses »⁸, le remarque Georges Kliebenstein, en analysant précisément l'ouvrage stendhalien. Chez l'auteur d'*Armance*, l'oubli a cette fin heureuse en effet, précise l'exégète : « L'oubli ne se réduit pas à une simple amnésie de l'auteur ou de l'acteur. Stendhal milite en faveur de l'"oubli", il le convertit en technique. Il y a, chez lui, des oublies volontaires et désirables. »⁹. Dans un accord parfait avec Théodule Ribot, Stendhal opine que l'oubli est le seul qui permet vivre de nouveaux plaisirs, il est donc notre outil de vie, transformé chez lui en art, un vrai art cathartique par l'oubli.

Pareillement, doué par la maîtrise de l'oubli volontaire, son protagoniste du roman *Le Rouge et le Noir* est une réincarnation de la déesse grecque Léthé. Mais l'*homo deus* qui manie l'oubli à son goût sera bientôt déchiré par le penchant de l'ambition et deviendra le nouvel *homo sapiens*, qui se contente à vivre désormais sous la même devise des humains, l'éternel *memento mori*. Il ne sera plus la personnification de la déesse même, sinon de la rivière qui portera son nom, une frontière qui se trouvera pour l'éternité au seuil des enfers, à la limite de la vie et de la mort.

Les étapes de cette dégradation divino-humaine seront brièvement traitées dans la section suivante de cette analyse, comprenant elle aussi quatre étapes de la chute chez Julien Sorel.

3. Julien Sorel et la déchéance par l'oubli

A. La force de la séduction

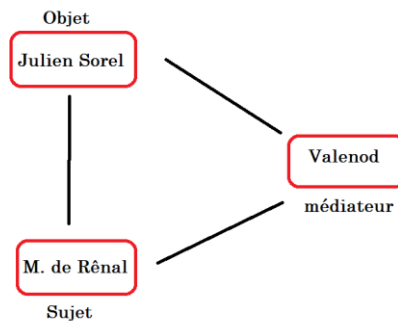
Tout au début du roman, attrapé dans le piège d'un « désir triangulaire »¹⁰, Julien Sorel se trouve dans le viseur du maire de Verrières qui, dans une permanente compétition avec monsieur Valenod, le directeur du dépôt de mendicité, cherche maintenant à employer un précepteur pour ses enfants. Le triangle en question est exposé ci-dessous :

⁷ *Ibid.*

⁸ Georges Kliebenstein, *Figures du destin stendhalien*, Paris, Éditions Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 181.

⁹ *Ibid.*, p. 182.

¹⁰ René Girard, *Mensonge romantique*, Paris, Éditions Grasset, 1977. Le syntagme est propre à René Girard qui en parle dans son *Mensonge romantique* et désigne le mécanisme psychologique de choisir un objet ou une personne en raison de l'existence d'un tiers qui soit le possède et se réjouit de ce fait, soit le désire lui aussi. Concernant le roman de Stendhal et visant précisément cet épisode, il convient de se rappeler de la rivalité entre le maire et M. Valenod, qui au début du roman vient d'acheter de beaux chevaux normands. Pour ne pas lui laisser le choix de le devancer avec le choix d'un précepteur pour ses enfants, M. Rênal prend la décision d'employer Julien dans sa maison.



Mais une telle proposition ne semble pas s'aligner aux plans du jeune théologien, qui rêve d'habiller la soutane noire et passe la plupart de son temps en lisant. Surpris par l'offre du maire, les deux Sorel, père et fils, discutent cette question sans arriver à une conclusion. En réalité, Julien n'a jamais l'impression que ce soit une proposition honnête et ne la prend donc pas en considération. Décidé à ne pas être domestique, ni à manger à la même table qu'eux, Julien se propose tout simplement d'oublier cette indigne offre de travail :

Sur la brune, Julien alla prendre sa leçon de théologie chez le curé, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de l'étrange proposition qu'on avait faite à son père. Peut-être est-ce un piège, se disait-il, il faut faire semblant de l'avoir oublié. (p. 68)

On se retrouve ici face à la première valence de l'oubli chez Julien Sorel qui, dans une sorte de protection psychologique, choisit l'oubli à la place de la rumination. À ce sujet, Georges Kliebenstein écrit dans son étude *Figures du destin stendhalien* :

Tout se passe comme si Stendhal inventait l'anti-psychanalyse : il préfère l'oubli à l'anamnèse ou la « guérison » ; il célèbre les effets joyeux de l'oubli. C'est que l'amnésie (ou le « mentisme », la fuite des idées) est une garantie de sensation.¹¹

Julien n'accepte pas le défi et, par voie de conséquence, il ne demande non plus de conseils à ce sujet à l'abbé Chelan. C'est une sorte de programmation volontaire de son cerveau à éliminer de sa vie tout inconvénient qui puisse l'empêcher à atteindre son objectif : « comme si Stendhal voulait convertir une "pathologie" en système et donc comme s'il pouvait à juste titre "prophétiser" ses futurs oublis »¹², souligne Georges Kliebenstein.

Élevé dans la profondeur de ses lectures, le héros stendhalien se définit par une timidité invalidante dans les relations sociales. Si jusqu'à l'âge de dix-neuf ans le seul interlocuteur de Julien était le curé du village, employé dans la maison du maire, il se trouve maintenant face à la grande société de Verrières. Car oui, on le sait très bien qu'il acceptera ce travail en raison de l'intervention de son père. Face à la beauté de Madame de Rênal, dans une première rencontre qui définit le parcours des deux personnages, il prend un peu de courage : « Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa

¹¹ Georges Kliebenstein, *Figures du destin stendhalien*, o. c., p. 182.

¹² *Ibid.*, p. 183.

beauté, il oublia tout même ce qu'il venait faire. Madame de Rênal avait répété sa question. » (p. 82). Dans un instant qui représente l'étape liminaire de son initiation à la vie et à la mort, Julien choisit déjà, sans le vouloir, la mauvaise route.

Dénudé par l'idée même de ce sentiment interdit qui commence à grandir chaque jour un peu plus, Julien s'impose la maîtrise de soi, mais il est de nouveau très vite déstabilisé de son projet : « Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. » (p. 86). Il vit d'ores et déjà dans la conscience de ses sentiments contraires :

Il prenait l'alarme trop tôt. Julien trouvait madame de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté ; c'était le premier écueil qui avait failli arrêter sa fortune. Il lui parlait le moins possible, afin de faire oublier le transport qui, le premier jour, l'avait porté à lui baiser la main. (100).

Néanmoins, avec le temps qui passe, le jeune enfant timide du début de l'histoire est encore plus difficile à reconnaître. Maintenant qu'il est devenu le Don Juan de la maison des Rênal et se voyant maître de la situation et des sentiments de son amante, il ose demander une augmentation du salaire. Il sera désormais convaincu de son pouvoir de séduction, ainsi que de la maîtrise de ses sentiments : « S'il eût cessé de voir M. de Rênal, en huit jours il l'eût oublié, lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute sa famille. » (158), songe-t-il.

Dans un permanent combat entre l'esprit donjuanesque et celui d'Eros, Julien prend souvent, et cela sous le contrôle de la raison, la partie du séducteur de Cervantes : « Julien s'obstinant à jouer le rôle d'un Don Juan, lui qui de la vie n'avait eu de maîtresse, il fut sot à mourir toute la journée. Il n'eut qu'une idée juste ; ennuyé de lui et de madame de Rênal, il voyait avec effroi s'avancer la soirée où il serait assis au jardin, à côté d'elle et dans l'obscurité. » (p. 200). Obstiné dans l'accomplissement de son objectif, il perçoit l'ennui romantique comme un dérobement de tout éblouissement.

Julien se propose d'afficher une inflexibilité apparente, tout en gardant, en même temps, Mme de Rênal à ses pieds. De l'autre part, seule l'idée de son refus le fait tomber dans les pièges de l'amour et faire table rase de ses projets d'ambition. Au-delà de la passion, c'est l'amour qui s'installe :

En le voyant entrer, madame de Rênal se jeta vivement hors de son lit. Malheureux ! s'écria-t-elle. Il y eut un peu de désordre. Julien oublia ses vains projets et revint à son rôle naturel ; ne pas plaire à une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes. (p. 206)

Et c'est ainsi que, petit à petit, Julien Sorel échouera dans son projet d'ambition et glissera dans les profondeurs d'un amour-passion dont il ne tiendra plus les rênes de contrôle. Il se trouve face à la première chute de son parcours d'initiation : l'amour.

B. La première chute : l'amour

À chaque page qu'il avance, le lecteur saisit donc de plus en plus de failles dans le projet ambitieux du protagoniste, dont les sentiments contraires l'entraînent vers sa première chute dans les pièges de l'amour : « Dans ses moments d'oubli d'ambition, Julien admirait avec transport jusqu'aux chapeaux, jusqu'aux robes de madame de Rênal. » (p. 216).

De son côté, Mme de Rênal vit, elle aussi, des états d'âme contradictoires. Si d'une part elle se remarque par la pudeur et la dévotion dans le matrimoine, terrifiée de l'autre par l'idée même d'un adultère, elle se laisse entraîner dans cet abysse vertigineux et vit cette passion entraînant de tous ses pores : « J'aurais pu épouser un tel homme ! pensait quelquefois madame de Rênal ; quelle âme de feu ! quelle vie ravissante avec lui ! » (p. 217), songe-t-elle.

À ce titre même, si pour Julien l'oubli est en permanente oscillation entre allié et ennemi, pour Mme de Rênal il ne peut être que désolation : « Loin de moi, Julien va retomber dans ses projets d'ambition si naturels quand on n'a rien. Et moi, grand Dieu ! je suis si riche ! et si inutilement pour mon bonheur ! Il m'oubliera. Aimable comme il est, il sera aimé, il aimera. Ah ! malheureuse... » (p. 354). Vivant dans la conscience de l'impossibilité d'une telle relation, Mme de Rênal essaie, en vain, de s'y opposer et lorsque Julien quitte Verrières pour s'inscrire au séminaire de Besançon, elle se propose de mettre fin à cette histoire malsaine et ne plus envoyer des lettres à son amant. Quant à ce dernier, étranger solitaire et mis à l'écart par son nouvel entourage, il est troublé par la même peur que celle de son amante : « Suis-je donc oublié de toute la terre ? » (p. 398), songe-t-il.

Éloigné de sa maîtresse, Julien ne cesse de penser aux moments de félicité passés à Verrières, cherchant à revivre ce bonheur fugace au moins une fois de plus avant de quitter Besançon. Le fil de l'histoire est désormais centré de manière presque exclusive sur le parcours de Julien et son ascension sociale, car on lui propose peu de temps après un poste dans le service du marquis de la Mole, à Paris. Dans la vanité de ses projets ambitieux, il n'hésitera pas à faire ses adieux à la province : « Entraîné par ses succès, il oublia le lieu où il était, et, sur la demande réitérée de l'examineur, récita et paraphrasa avec feu plusieurs odes d'Horace. » (p. 443). Mais alors si l'idée seule d'une ascension sociale le relève pour peu de temps de sa mélancolie, une nouvelle chute passagère est entrevue lorsqu'il revoit son amante : « – Ainsi je suis complètement oublié du seul être qui m'ait jamais aimé ! À quoi bon vivre désormais ? Tout son courage l'avait quitté dès qu'il n'avait plus eu à craindre le danger de rencontrer un homme ; tout avait disparu de son cœur, hors l'amour. » (p. 481).

Il prend, ainsi, la décision de quitter Verrières et Besançon afin de monter à Paris et accomplir son projet ambitieux : « – Oui, répondit Julien d'un ton résolu ; oui, j'abandonne un pays où je suis oublié même de ce que j'ai le plus aimé en ma vie, et je le quitte pour ne jamais le revoir. Je vais à Paris... » (488). Il sera désormais maître de son destin par la force de l'intelligence.

C. La force de l'intelligence

Dans la capitale, Julien découvre la somptuosité de la vie parisienne, ainsi que le luxe notoire de la maison de son nouveau maître. Étonné par toute cette opulence, il

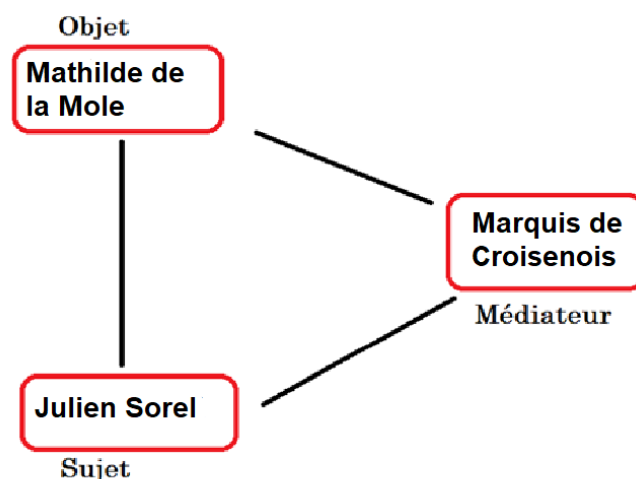
étonnera à son tour ses interlocuteurs lors du premier dîner, mais cette fois-ci par la force de son intelligence.

Dans son emploi de secrétaire particulier, il fait son travail avec responsabilité, malgré la froideur de l'aristocratie et les difficultés qu'il est censé traverser au début. Encore que les premiers pas du jeune secrétaire soient définis par le ridicule, le sentiment d'infériorité et d'inacceptation, il s'adapte très vite aux codes sociaux, qu'il va appliquer dans sa vie courante. Le naïf fils du charpentier, jadis amoureux de l'épouse du maire devient un citoyen avec toutes les préoccupations que ce dernier puisse avoir : il fréquente l'opéra, participe au bal, devenant enfin du compte un homme moderne, un vrai *dandy*¹³.

Pendant tout ce temps, Julien se remarque par son intelligence, le dévouement face à son employeur et la responsabilité qui le caractérise à tout pas. En raison de son travail assidu, il entre facilement dans les bonnes grâces du marquis de la Mole et, petit à petit, le nouveau secrétaire deviendra un membre de cette famille pédante. Il aura, ainsi, l'occasion d'observer méticuleusement l'aristocratie parisienne, la famille de son maître, de même que l'entourage qu'elle fréquente. C'est pendant ce temps d'analyse que Julien observe dans les yeux de Mathilde de la Mole, fille cadette du marquis et âgée d'à peine dix-neuf ans, le même regard de son ancienne amante :

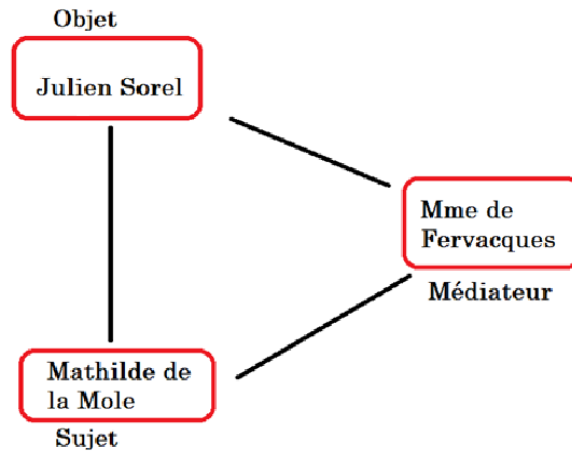
Quand les yeux de madame de Rênal s'animaient, c'était du feu des passions, ou par l'effet d'une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de mademoiselle de La Mole : ils sont scintillants, se dit-il. (p. 536)

Mais si, au début, hanté par le souvenir de Mme de Rênal, Julien ne ressent que de l'indifférence face à la présence de Mademoiselle de la Mole, en compagnie du Marquis de Croisenois, elle devient la « brillante Mathilde » (p. 557), elle aussi pièce involontaire d'un désir triangulaire :



¹³ « L'éducation sociale à Paris de Julien Sorel (Stendhal) » dans *Gazette littéraire* [En ligne]. URL : <https://www.gazettelitteraire.com/2020/01/l-education-sociale-a-paris-de-julien-sorel-stendhal.html>. Consulté le 12 décembre 2020.

Il se propose donc de séduire Mathilde sans tomber lui aussi dans les pièges de l'amour. C'est ainsi qu'il décide de mettre en place l'idée du prince Korassof : faire la cour à Mme de Fervacques et entretenir une correspondance épistolaire avec celle-ci, par le biais de quelques lettres d'amour que le prince Korassof lui avait données. C'est ainsi qu'un nouveau triangle peut être saisi, dans lequel Julien Sorel devient objet de l'amour de Mathilde, grâce à la médiation de la maréchale de Fervacques :



Cet échange de lettres entre Julien et Mme de Fervacques réveille la jalousie de Mathilde, qui réagit instinctivement, en lui confessant son amour. Mais dans ces conditions même, l'ambition du protagoniste avance et, convaincu être victime d'un complot, il s'assure d'avoir copié chaque lettre de Mathilde et demeure en position de garder une attitude froide :

Je me moquais d'eux, s'ils se moquent de moi. Si son intérêt pour moi a quelque réalité, je centuplais cet intérêt. La lettre de mademoiselle de La Mole avait donné à Julien une jouissance de vanité si vive, que, tout en riant de ce qui lui arrivait, il avait oublié de songer sérieusement à la convenance du départ. (715)

Son espace vianesque se resserre face au goût pour l'ambition de monter sur l'échelle sociale et devient même irrespirable au moment où il devient conscient du succès de son plan :

N'allez pas vous figurer, mademoiselle de La Mole, que j'oublie mon état. Je vous ferai comprendre et bien sentir que c'est pour le fils d'un charpentier que vous trahissez un descendant du fameux Guy de Croisenois, qui suivit saint Louis à la croisade. Julien ne pouvait contenir sa joie. Il fut obligé de descendre au jardin. Sa chambre, où il s'était enfermé à clef, lui semblait trop étroite pour y respirer. (p. 701)

Mais la joie de sa réussite ne l'accompagnera pas pour longtemps, vu qu'il se prépare pour un déclin dans la deuxième chute, ce que nous appelons en ce qui suit l'abysse de l'ambition.

D. L'abysse de l'ambition

Initié à l'amour par Mme de Rênal, le jeune protagoniste ne souhaite plus maintenant un équilibre dans la passion amoureuse, sinon l'égalité sociale entre les deux

actants. Le fils du charpentier de Verrières, rêvant jadis de porter l'habit noir dans un paradigme de l'*imitatio Christi*, se trouve maintenant au seuil de l'accomplissement social grâce au futur mariage avec la belle Mathilde. C'est dans la veille de l'atteinte de son objectif qu'il se rend compte, petit à petit, que son ambition se dissipe dans le brouillard de la tendresse : « Peu à peu ses conversations avec cette jeune fille, d'un maintien si imposant et en même temps si aisé, devinrent plus intéressantes. Il oubliait son triste rôle de plébéien révolté. Il la trouvait savante, et même raisonnable. » (p. 660). Les projets ambitieux de Julien s'effondrent, donc, chaque jour qui passe et l'oubli, son outil de combat au début du roman, n'est plus qu'une entité indomptable, impossible à maîtriser. Léthé perd, une fois de plus, ses habiletés de pouvoir manier l'oubli à son gré et s'éteint pour ne jouer désormais que le rôle pragmatique de séparateur entre la vie et la mort. Ange déchu, Julien reste en position d'humain, susceptible aux erreurs et voué à la mort.

L'histoire d'amour qu'il vivra aux côtés de Mathilde sera à coup sûr planifiée par la raison et menée par le goût de l'ambition, mais elle sera finalement transférée au niveau du sentiment. En réalité, avant de mourir, l'ambition de Julien Sorel pâlit face à l'inéluctabilité de la mort, la fragilité et la caducité de l'être humain. Son donjuanisme ou le goût pour l'ascension sociale ne sont plus que des souvenirs, car la distance engendre l'oubli. L'oubli de la famille, d'abord, mais l'oubli de son entourage plus récent : « Si je vis loin de mon père, à son âge, il peut m'oublier... Norbert épousera une femme aimable, adroite : le vieux Louis XIV fut séduit par la duchesse de Bourgogne... » (p. 951), pense Julien.

L'on tire la conclusion, dans cet ordre d'idées, que chez Stendhal on mise sur la normalité de l'oubli, vu que peu de temps avant l'exécution de son protagoniste, dans la lettre d'adieu que ce dernier écrit à Mathilde, Julien s'attache à cette réalité douloureuse : « Permettez-moi la vérité en ce moment suprême : vous m'oublierez. » (p. 968). En fin de compte, se proposant au début du roman d'oublier ses origines, ce sera lui qui fera l'objet d'un oubli, celui de la société entière : « Un être obscur tel que moi, sûr d'être oublié avant quinze jours, serait bien dupe, il faut l'avouer, de jouer la comédie... » (p. 1014), songe le jeune protagoniste vers la fin du roman.

4. Conclusions

Incarnation de la déesse Léthé, Julien Sorel s'impose l'oubli beaucoup plus que la guérison psychologique ou l'anamnèse. Il doit oublier ses origines, sa condition paysanne et tout cela en vue de monter sur l'échelon de la société. Il se le propose, se l'impose et le réussit même jusqu'à un certain point de son ambitieuse démarche.

Néanmoins, à mi-chemin entre la passion amoureuse et le goût pour l'ambition ce sera le même oubli qui dressera la note tragique vers la fin du roman. En fin de compte, le protagoniste *oublie* ses plans ambitieux et se laisse proie à l'amour noir. Maître de l'oubli, finalement c'est l'oubli qui le maîtrise, car en définitive, il reste toujours à l'ombre de l'oubli, de même que son créateur. Arrivés à ce point, la conclusion appartient à Georges Kliebenstein, qui réinterprète ce sujet si intimement lié à la vie de

Stendhal même, en affirmant avec justesse : « On oublie Stendhal »¹⁴. Ce qu'il nous reste c'est son œuvre, la grandeur et l'inédit de son style.

Bibliographie :

GIRARD, René, *Mensonge romantique*, Paris, Éditions Grasset, 1977.

KLIEBENSTEIN, Georges, *Figures du destin stendhalien*, Paris, Éditions Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

RIBOT, Théodule, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Editions Félix Alcan, 1881.

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Éditions Le Divan, 1927 [1830].

Sitographie

www.cnrtl.fr

www.gazettelitteraire.com

www.santelog.com

¹⁴ Georges Kliebenstein, *Figures du destin stendhalien*, o. c., p. 184.